

Sous la direction de
Sylvain DHENNIN – Claire SOMAGLINO

Décrire, imaginer, construire l'espace

Toponymie égyptienne de l'Antiquité au Moyen Âge



INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

RAPH 39 – 2016

Sommaire

Remerciements.....	VII
DENOIX Sylvie	
Avant-propos.	
Identifier, mémoriser, éradiquer, ou comment organiser le monde en le nommant	IX
DHENNIN Sylvain, SOMAGLINO Claire	
Introduction.....	I
TALLET Pierre	
Un aperçu de la région Memphite à la fin du règne de Chéops selon le « journal de Merer » (P.Jarf I-III).....	13
LORAND David	
<i>Amenemhat-Itj-Taouy.</i>	
Quelques réflexions sur la compréhension d'un toponyme	31
DHENNIN Sylvain	
(Per-)Inbou, Per-Noubet et Onouphis.	
Une question de toponymie	49
RAGAZZOLI Chloé	
Toponymie et listes.	
Un onomasticon fragmentaire de Basse Époque (P.BnF ms. Égyptien 245, 1-2)	69

SOMAGLINO Claire

À propos des modes de dénomination de l'Égypte
dans les textes ptolémaïques.

Le cas de *Khetem* 93

ENGSHEDEN Åke

Dual Zootonyms in Ancient Egyptian..... 117

MEDINI Lorenzo

Légendes et onomastique de la XV^e province de Haute-Égypte
d'après les sources ptolémaïques et romaines 137

CLARYSSE Willy

Village Names in Greco-Roman Egypt and in the Fayum..... 155

GAD El-Sayed M.

Ptolemaï-Named Settlements of Hellenistic Egypt.

A Contextual Approach..... 167

BLOUIN Katherine

Toponymie et idées antiques du paysage deltaïque.

Le cas du nome mendésien 189

CLARYSSE Willy

La localisation topographique de maisons et de terres..... 207

MARTHOT Isabelle, VANDERHEYDEN Lorelei

Désigner et nommer en grec ou en copte ?

Bilinguisme toponymique de la campagne d'Aphrodité

du VI^e au VIII^e s..... 217

أميمة حسن المهدي

تطور أسماء الأماكن المصرية في العصور الوسطى

٢٣٣ (الفيوم نموذجاً)

L'évolution de la toponymie égyptienne à l'époque médiévale

(l'exemple du Fayyūm) 247

Sylvain Dhennin, Claire Somaglino *

Introduction

Décrire, imaginer, construire l'espace égyptien

Les enjeux de la toponymie

LES CONTRIBUTIONS réunies dans ce volume constituent la publication des deux premières rencontres organisées dans le cadre du programme de recherche de l'Ifao « Systèmes toponymiques de l'Égypte ». La journée d'étude *Toponymie et perception de l'espace en Égypte de l'Antiquité au Moyen Âge* a inauguré nos travaux au Caire le 30 novembre 2011. Elle a montré l'intérêt d'une approche renouvelée de la toponymie pour le territoire égyptien, intégrant les problématiques de l'espace, et portant sur la longue durée, grâce à la réunion de spécialistes des différentes périodes de l'histoire égyptienne. La fécondité des discussions menées pendant cette journée nous a conduits à organiser dès l'année suivante une nouvelle rencontre : les 23-24 novembre 2012, a donc eu lieu à l'université Paris-Sorbonne le colloque *Décrire, imaginer, construire l'espace, toponymie égyptienne de l'Antiquité au Moyen Âge*, associant une journée de conférences et un séminaire de formation aux méthodes et outils de la toponymie égyptienne.

Le programme de recherche « Systèmes toponymiques de l'Égypte » s'inscrit dans le cadre du plan quinquennal 2012-2016 de l'Ifao, en partenariat avec l'université Paris-Sorbonne, l'équipe du portail *Trismegistos* de la KU Leuven¹, et le DAIK. Il se place dans une tradition ancienne des études onomastiques à l'Ifao. Depuis les *Matériaux pour servir à la géographie de l'Égypte* de J. Maspero et G. Wiet, publiés en 1919 dans les *MIFAO*, jusqu'aux articles de S. Sauneron parus dans les *Annales islamologiques* et le *BIFAO*², et aux séminaires d'onomastique de ces dernières années, la toponymie a occupé une place importante dans les recherches et les publications de l'Ifao³. Le *BIFAO* a également largement accueilli les contributions fondatrices de J. Yoyotte qui, dans la lignée de Ch. Kuentz⁴, a formalisé les bases

méthodologiques de l'utilisation de la toponymie égyptienne et a suscité, grâce à son enseignement dans le cadre de la section des sciences religieuses de l'EPHE, la réalisation de monographies régionales pour l'époque pharaonique⁵. En 1972, dans les *Hommages à Jean-François Champollion*, il dressa d'ailleurs un état des lieux des études de toponymie égyptienne et établit une feuille de route dont les termes sont encore très largement valables aujourd'hui⁶. De nombreuses études ponctuelles ont enrichi la bibliographie depuis lors, mais « l'étendue de la tâche qui reste à faire », pour reprendre ses propos, est en effet considérable. De la réalisation d'études régionales à l'étude de séries de toponymes construits sur les mêmes lexèmes (types lexicaux), les deux approches complémentaires qu'il préconise constituent toujours des méthodes à privilégier. Le nouveau « Dictionnaire des noms de lieux en Égypte » qu'il appelait de ses vœux, et qui regrouperait toutes les langues un jour en usage dans le pays, n'a toujours pas vu le jour. Seuls existent à ce stade des dictionnaires ou lexiques toponymiques par période et par état de langue⁷. Les travaux initiés par C. Peust⁸ et par Å. Engsheden sur le gouvernorat de Kafr el-Sheikh dans le delta⁹, suivent maintenant cette voie.

Dans l'état actuel des recherches sur la toponymie égyptienne, le plus urgent nous a semblé être de mener une réflexion sur les cadres et les problématiques de la discipline, en s'inspirant des travaux menés pour d'autres aires chrono-culturelles. Il a notamment paru nécessaire de « contextualiser » davantage les toponymes étudiés, en les envisageant non plus seuls, mais au sein d'ensembles formant un ou plusieurs systèmes. En effet, les toponymes constituent des références spatiales mais aussi culturelles, communautaires, fonctionnant les unes par rapport aux autres et qui, à ce titre, engagent bien plus qu'une simple localisation¹⁰. Ces systèmes toponymiques ont été peu étudiés pour le territoire égyptien sur la longue durée, en considérant la dimension temporelle comme indissociable de la dimension spatiale. Chaque époque, chaque langue, tout en conservant une partie du fonds toponymique ancien, a apporté de nouvelles manières de nommer et de s'approprier les lieux. Plusieurs systèmes toponymiques, en égyptien ancien, grec, copte et arabe, se succèdent, s'entremêlent, cohabitent ou s'affrontent au sein de l'espace égyptien. À ce titre, l'exemple de la toponymie du Fayoum, illustrée dans les articles de W. Clarysse et d'O. Hassan, reflète parfaitement les phénomènes de préservation,

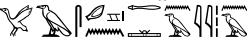


de modification ou d'invention des toponymes à l'époque ptolémaïque et suite à la conquête arabe. Différentes langues sont en usage de manière concomitante dans la documentation écrite égyptienne entre l'époque hellénistique et le XIII^e s. environ, et toutes n'emploient pas systématiquement les mêmes toponymes pour désigner les mêmes lieux, comme le montrent I. Marthot et L. Vanderheyden dans leur étude du dossier bilingue des archives de Dioscore d'Aphroditê.

Plusieurs systèmes peuvent également cohabiter au sein de chaque séquence chronologique et linguistique. En Égypte pharaonique, systèmes toponymiques administratif et religieux ne se recoupent que partiellement, à l'image des cantons et diocèses occidentaux. La géographie officielle se distingue de la géographie religieuse, elle-même différente de la pratique de l'espace au quotidien. Les inscriptions géographiques gravées sur les parois des temples gréco-romains développent ainsi une vision du territoire qui a pour but d'expliquer son origine et de le protéger religieusement, mais qui n'a plus un rapport strict avec les découpages administratifs qui leur sont contemporains.

Dans le cadre du programme «Systèmes toponymiques», nous avons choisi de développer quatre axes de recherches principaux, autour des problématiques étroitement complémentaires du découpage et de l'individualisation des territoires d'une part, de la perception et de la représentation de l'espace d'autre part. Ces axes ont été définis dès la mise en place du programme de recherche et ont conduit à la sélection des thèmes abordés lors des deux premières rencontres.

Méthodes et définitions

Les réflexions préliminaires portent sur les méthodes d'analyse des sources et sur la définition de ce qu'est un nom propre de lieu. La frontière est souvent perméable entre un nom commun, désignant une réalité du paysage ou de la ville, et un nom propre de lieu, simplement parce que ce dernier est issu du lexique commun. En égyptien hiéroglyphique, la présence ou l'absence du déterminatif dit «de la ville» ☉ à la fin d'un mot ne constitue pas toujours un indice suffisant pour reconnaître un toponyme, surtout lorsque l'on a affaire à des noms composés. Le problème est particulièrement prégnant

dans le papyrus Wilbour, document fiscal qui date de l'an 4 du règne de Ramsès V (v. 1160-1156 av. J.-C.) et précise les limites d'environ 3 400 parcelles par rapport à des toponymes, microtoponymes ou de simples repères paysagers¹¹. Dans l'expression  « la hauteur d'Anayna »¹², où « hauteur » est un élément générique et « Anayna » un élément spécifique, on ne peut déterminer avec certitude si « Anayna » seul ou l'ensemble de l'expression doit être considéré comme un toponyme, le déterminatif  étant placé après le second élément. Le toponyme , « Irkak », quant à lui, est employé soit seul, soit en conjonction avec des génériques : « les maisons d'Irkak », « les sycomores d'Irkak », « la tombe d'Irkak », « le village d'Irkak »¹³. S'agit-il alors de simples marqueurs destinés à se repérer plus facilement sur le territoire peut-être étendu d'Irkak, ou bien constituent-ils des microtoponymes à part entière ? Quand passe-t-on du repère paysager au toponyme ? Le papyrus Wilbour est à ce titre un document clé pour observer la « fabrique toponymique » dans le contexte concret des campagnes égyptiennes.

On peut reprendre également, pour la langue arabe cette fois-ci, l'exemple donné par J.-Cl. Arnaud et M. Fundone dans la revue *Égypte/Monde arabe* : quels sont les noms communs et les noms propres dans « chârî' Kûbrî Qasr al-Nîl » ? Les auteurs indiquent que « trois césures sont envisageables : chârî' / Kûbrî Qasr al-Nîl ; chârî' Kûbrî / Qasr al-Nîl ; chârî' Kûbrî Qasr / al-Nîl » et précisent que « pour chaque possibilité il existe un toponyme commun et un toponyme propre différents ; ainsi, "al-Nîl", "Qasr al-Nîl", et "Kûbrî Qasr al-Nîl" sont tous les trois des toponymes propres, ils correspondent chacun à une période de la formation de la désignation »¹⁴. On perçoit là encore à quel point la dimension temporelle peut avoir un rôle important dans le processus de fixation toponymique.

Les différentes catégories de toponymes demandent enfin à être précisées, de même que leurs constructions grammaticales. Les recherches menées par Å. Engsheden sur la grammaire et la morphologie des noms de lieux, et qu'illustre ici son article « Dual Zootoponyms in Ancient Egypt », apportent des informations cruciales sur la compréhension de leur sens. Il en va de même de l'étude des listes de toponymes, à l'image des fragments inédits de la Bibliothèque nationale de France publiés dans ce volume par Chl. Ragazzoli. D'un sens locatif dans un document cadastral ou fiscal à l'imaginaire qu'il porte dans un conte, le nom propre de lieu change de fonction selon les contextes. L'analyse de ces noms doit donc se faire en tenant compte de leur sphère d'expression.

Processus de nomination

Différents processus sont à l'œuvre lors de la création d'un nom de lieu ; ils prennent racine chez les populations qui pratiquent quotidiennement un espace donné, ou bien sont imposés par les autorités politiques pour qui nommer l'espace est un acte aussi important que le délimiter¹⁵. Nommer est donc un acte fondamental, qui participe de la création d'un lieu et de son intégration dans la trame d'un récit intelligible de l'espace. Un symbole du « passage de l'ouvert au maîtrisable »¹⁶.

On peut distinguer différents cas de figure, entre les nominations premières et les renominations. Dans tous les cas, il serait nécessaire de mener, pour chaque système toponymique, une analyse typologique du corpus des noms de lieux : quels sont les grands thèmes toponymiques – place de l'humain, du végétal, de l'eau, de la religion, etc. – dans un système donné ? Peut-on comprendre ce qui a motivé la création d'une série de toponymes ? Une telle approche livre de précieuses indications sur la perception de l'espace¹⁷. C'est ce à quoi s'attache K. Blouin dans son étude de la toponymie du nome mendésien à l'époque gréco-romaine.

Pour l'époque pharaonique, les nominations premières dérivent souvent de l'utilisation d'éléments du paysage naturel ou aménagé (un plan d'eau, une butte, un arbre, etc.) ou encore de l'idéologie royale, en particulier pour les forteresses, villes frontières ou complexes funéraires. Les toponymes inédits des papyrus du ouadi el-Jarf, de la IV^e dynastie, récemment découverts et dont P. Tallet nous livre un premier aperçu, combinent description du paysage aménagé et nom royal – en l'occurrence celui de Chéops. C'est l'occasion pour l'auteur de faire le point sur les toponymes composés autour des deux types lexicaux *n3-s* et *dnt*, et sur leur ancrage topographique et institutionnel. D. Lorand explore pour sa part les raisons politiques et idéologiques qui ont amené Amenemhat I^{er}, premier roi de la XII^e dynastie, à donner un nom programmatique à sa nouvelle capitale, *Amenemhat-Itj-Taouy*, et analyse la portée des termes retenus, ainsi que la postérité du toponyme.

À l'époque gréco-romaine et byzantine également, nombre de toponymes sont issus d'une fixation linguistique du cadastre, du parcellaire ou de la topographie. Bouvoï $\Psi\mu\tau\epsilon\omega\varsigma$, « Les collines de Psimteos »¹⁸, *Pr-Qld* « La maison de Kollouthos »¹⁹, formés sur des anthroponymes, deviennent des toponymes à part entière, qui continuent parfois à être utilisés longtemps après la disparition du premier propriétaire. La part du politique reste

également primordiale, comme le montre S. Gad dans son article sur les cités et villages égyptiens nommés ou renommés Ptolémaïs, d'après le nom royal Ptolémée, essentiellement au début de l'époque hellénistique.

Des phénomènes divers peuvent également expliquer l'origine des renominations : volonté d'effacer la mémoire d'un nom ancien, ou encore de le faire correspondre à une réalité contemporaine différente, en lui donnant une nouvelle valeur qui n'est pas nécessairement conflictuelle avec l'ancienne. Une nouvelle fois, les procédés sont multiples. L'actualisation linguistique a ainsi été couramment pratiquée lorsque le grec devint la langue administrative principale du pays. La majorité des villages égyptiens d'époque hellénistique et romaine portent en effet un nom transcrit de l'égyptien ancien (Psebthenkolôn, Térénouthis), notamment dans le delta comme l'indique K. Blouin pour la toponymie du nome mendésien. W. Clarysse montre que la situation est plus nuancée dans le Fayoum, où les dénominations nouvelles fondées sur le cadastre côtoient les transcriptions de toponymes anciens, parfois apportés d'autres lieux par les colons²⁰. L'attention particulière portée à la colonisation agricole de cette région à partir de l'époque ptolémaïque explique ici les différences par rapport au reste de l'Égypte.

L'arabisation du pays voit également, comme l'avait déjà montré S. Björnesjö²¹, suivie ici par O. Hassan, une forte conservation du substrat toponymique ancien, avec la particularité d'une disparition presque complète des noms grecs créés à l'époque gréco-romaine, au profit d'une transcription des toponymes coptes, le plus souvent directement issus de l'ancien égyptien.

La traduction des toponymes d'une langue à l'autre, qui permet d'en préserver le sens à l'inverse des transcriptions, a également été beaucoup pratiquée. L'essentiel des exemples qui nous sont parvenus vient de la sphère religieuse, mettant en particulier à profit l'*interpretatio graeca* des anciennes figures divines pharaoniques.

La création d'un nouveau toponyme pour des lieux existants, bien qu'attestée, semble avoir été assez peu pratiquée jusqu'à la conquête arabe. Ces noms nouveaux, à l'exemple de Ptolémaïs, Cléopâtris, Andrônpolis pour les Grecs, ou Mansourah pour les Arabes, sont généralement des noms dynastiques ou culturellement marqués, apposés aux grandes villes, dont la taille justifiait une réappropriation rapide. Incrire dans la toponymie des noms dynastiques ou religieux correspond en effet à une volonté solide d'appropriation de l'espace. Ces renominations n'entraînent

généralement pas une disparition du toponyme ancien, qui continue à être utilisé de manière vernaculaire, et que l'on voit régulièrement ressurgir quelques siècles plus tard.

Toponymie, perception et imaginaire de l'espace

La nomination crée les lieux autant qu'elle est influencée par eux. Elle les ordonne, les fait entrer dans un système cohérent qui permet d'appréhender mentalement l'espace vécu ou imaginé. Elle est de ce fait un processus primordial, qu'il s'agisse de localiser, de mémoriser, de comprendre, ou encore de rendre l'espace intelligible. Les noms de lieux participent ainsi à l'émergence du sentiment d'appartenance à un territoire et à la définition de l'identité spatiale d'une société. Plus qu'une simple indication topographique, les toponymes sont porteurs de sens, ils renferment des références culturelles et ont une dimension mémorielle. Le fait que la perte du sens d'un toponyme – quelle qu'en soit la raison : évolution ou changement de la langue pratiquée, obscurcissement de ce qui a motivé le choix du nom de lieu – ait souvent été jugée gênante et ait suscité des phénomènes de remotivation toponymique en est une preuve supplémentaire. Redonner du sens aux toponymes qui ne sont plus compris est en effet un processus fréquent. Il devient alors nécessaire de les réintégrer dans la trame générale du système toponymique en fonctionnement. La recherche de l'origine du toponyme désormais obscur entraîne l'apparition de nouvelles étymologies, souvent éloignées de la motivation originelle. Elles peuvent soit résulter d'une construction volontaire, soit découler de l'imaginaire populaire. Le rapport qu'établit une communauté avec les lieux qu'elle occupe peut en effet donner lieu à un récit, inventé ou réinventé, faisant appel à l'histoire, la religion ou la culture, et qui entretient le lien avec l'espace.

L'analyse des références au paysage dans la toponymie livre des informations précieuses sur la perception de l'espace, mais aussi et surtout sur sa construction et sa préservation dans les mémoires collectives, ou encore sur les manières de s'y repérer, de s'orienter. La question de l'orientation prend tout son sens dans l'étude de la perception de l'espace, et le toponymiste y est souvent confronté : W. Clarysse livre ici une analyse de l'orientation dans la documentation papyrologique grecque à l'époque ptolémaïque et montre comment elle est influencée par le contexte égyptien.

Quant à l'analyse de la charge mémorielle des toponymes, l'étude dans ce volume de la désignation de l'Égypte par le surnom *Khetem* – que l'on pourrait traduire dans ce cas précis par « La Place Forte » – dans une série de textes religieux ptolémaïques, en fournit un exemple. Il ne s'agissait, dans ce cas, pas tant de localiser que de décrire les qualités idéales de l'espace égyptien, en faisant appel tout d'abord au sens premier du terme, issu d'un verbe signifiant « sceller », mais aussi en convoquant le souvenir d'un passé glorieux, celui de l'Égypte conquérante du Nouvel Empire, protégée par le poste-frontière-*khetem* de Tjarou à l'orient du delta.

Toponymie et religion

Le monde religieux, à toutes les époques, a pris une large part dans la réinterprétation des noms de lieux et l'élaboration de légendes toponymiques. Les phénomènes de remotivation, fréquents dans la toponymie de manière générale, ont été particulièrement exploités par les prêtres de l'Égypte pharaonique comme gréco-romaine.

Ceux-ci s'expriment notamment, une nouvelle fois, dans les inscriptions géographiques des temples tardifs, ainsi que dans les encyclopédies sacerdotales copiées sur papyrus. Ces textes transmettent un modèle normalisé de la géographie égyptienne de tradition pharaonique, qui propose une mise en ordre du monde, en attribuant à chaque lieu un ou des référents religieux spécifiques. Chaque province reçoit des attributs, parfois – mais pas obligatoirement – accrochés à la réalité des cultes, et une fonction dont la collection forme à la fois un rempart religieux de protection du territoire et un système d'approvisionnement en offrande nécessaire au maintien du fonctionnement des cultes, et donc de l'ordre du pays. Les exégèses religieuses propres à certaines villes importantes (Héliopolis, Memphis, Abydos, Thèbes, Hermopolis) ont été particulièrement mises à contribution dans les théologies de localités plus modestes : la triade osirienne tout particulièrement, familiale par excellence, fut en maints lieux reprise et adaptée. Chacune des divinités la composant adopte alors une coloration particulière, associée au toponyme : Hathor d'Atfih joue le rôle d'Isis, Harsîsis de Coptos joue le rôle d'Horus. Ces substitutions ont la plupart du temps eu des implications dans la toponymie, notamment par l'entremise des noms de sanctuaires, qui en viennent à désigner par métonymie l'ensemble de la ville, à l'exemple

d’Inbou, dans le delta occidental, dont le cas est présenté dans ce volume. Le dossier d’Hermopolis, étudié par L. Medini, est un autre exemple qui montre comment la théologie locale influence la réinterprétation des toponymes préexistants.

Les contributions réunies dans cet ouvrage reflètent, nous l’espérons, les discussions aussi variées que fructueuses qui eurent lieu entre les spécialistes des différentes périodes de l’histoire égyptienne, lors des deux premières rencontres qui ont ouvert nos travaux²². Ces échanges ont permis de souligner, s’il en était encore besoin, la nécessité d’une réflexion fondée sur une chronologie longue, afin d’évaluer la succession des différents toponymes, de mettre en valeur les modifications de leur perception, de leur sens, et leur organisation au sein de systèmes cohérents. L’étude d’un espace ne peut donc se faire sans prendre en compte sa dimension temporelle. De la même manière, ces journées nous ont permis de poursuivre dans la voie du décloisonnement : la toponymie égyptienne ne doit pas être considérée uniquement comme une branche de la linguistique, elle n’est pas non plus seulement un outil pour replacer des lieux sur une carte. Elle doit au contraire être pleinement intégrée aux réflexions sur la géographie et l’histoire de l’Égypte. Car c’est finalement là, au croisement du temps et de l’espace, qu’elle apporte sa contribution la plus précieuse.

* S. Dhennin, CNRS – UMR 5189 (HiSoMA, MOM) ; Cl. Somaglino, Paris-IV-Sorbonne.

1. *Trismegistos* (www.trismegistos.org) est une plateforme en ligne qui rassemble toutes les sources pour l’Égypte et au-delà, du VIII^e s. av. J.-C. jusqu’au VIII^e s. apr. J.-C., dans toutes les langues anciennes. *Trismegistos*-Places recense déjà plus de 36 000 toponymes, en indiquant à la fois leur nom ancien et leur nom moderne, ainsi que les régions et pays auxquels ils appartiennent. Chacun de ces toponymes est soit attesté dans l’une des sources recensées, soit se réfère au lieu de provenance de ces textes. Pour l’Égypte elle-même, *Trismegistos* recense quelques 124 000 documents et 11 000 toponymes, qui sont attestés plus de 104 000 fois dans les sources anciennes.

2. Ces articles ont été regroupés dans le volume *Villes et légendes d’Égypte*, publié en 1974, puis réédité dans la *Bibliothèque d’étude* en 1983.

3. Tant dans les réflexions méthodologiques et de fond que dans la réalisation d’outils de travail. En dehors des références qui viennent d’être citées, et de celles détaillées *infra*, on mentionnera l’article essentiel de S. BJÖRNESJÖ, « Quelques réflexions sur l’apport de l’arabe dans la toponymie égyptienne », *AnIsl* 30, 1996, p. 21-40.

4. Ch. KUENTZ, «Toponymie égyptienne», *Bulletin de l'Institut d'Égypte* 19, 1935-1936, p. 215-221.
5. Pour ne citer que quelques-unes des études publiées : P. VERNUS, *Athribis*, *BdE* 74, 1978 ; A.P. ZIVIE, *Hermopolis et le nome de l'Ibis* I, *BdE* 66/1, 1975. Chr. Zivie-Coche a poursuivi, dans le cadre de cette même chaire de l'EPHE, les études de géographie religieuse. Dans les autres champs chronologiques, on notera les travaux de J.-Cl. GARCIN, *Un centre musulman de la Haute-Égypte : Qûs*, *TAEI* 6, 1976 (réédition en 2005).
6. J. YOYOTTE, «La toponymie», dans *Textes et langages de l'Égypte pharaonique : Cent cinquante années de recherches. 1822-1972. Hommages à Jean-François Champollion*, *BdE* 64/1, 1972, p. 231-240.
7. Par exemple H. BRUGSCH, *Dictionnaire géographique de l'ancienne Égypte*, Leipzig, 1879 et *Supplément*, 1880 ; H. GAUTHIER, *Dictionnaire des noms géographiques contenus dans les textes hiéroglyphiques*, 7 vol., Le Caire, 1925-1931 ; A. CALDERINI, S. DARIS, *Dizionario dei nomi geografici e topografici dell'Egitto greco-romano*, vol. I-V, Milan, 1935-1987 ; *Suppl.* 1-5, Milan, 1988-2010 ; St. TIMM, *Das christlich-koptische Ägypten in arabischer Zeit*, 6 vol., *TAVO Beihefte Reihe B*/41, 1984-1992 (avec un index réalisé par K.-H. Brune en 2007) ou récemment M.A. 'ABD AL-LATÎF, *Al-mudun wa-l-qurâ al-misriyya fi-l-bardiyyât al-'arabiyya. Dirâsa athariyya wa hadâriyya*, *TAEI* 48, 2013.
8. C. PEUST, *Die Toponyme vorarabischen Ursprungs im modernen Ägypten, ein Katalog*, *GM Beihefte* 8, 2010.
9. Å. ENGSHEDEN, «A View on the Toponyms of the Governorate of Kafr el-Sheikh», dans F. Adrom, K. Schlüter, A. Schlüter (éd.), *Altägyptische Weltansichten, Akten des Symposiums zur historischen Topographie und Toponymie Altägyptens vom 12.-14. Mai 2006 in München*, *ÄAT* 68, 2008, p. 35-49 ; *id.*, *Pre-Arabian Place-Names in the Governorate of Kafr el-Sheikh (Egypt). Toponymic Method and Materials* (à paraître).
10. Sur la définition des «systèmes toponymiques», cf. G. CHOUQUER, *Traité d'archéogéographie – La crise des récits géohistoriques*, Paris, 2008, p. 126.
11. Sur la toponymie du P. Wilbour, cf. A.H. GARDINER, *The Wilbour Papyrus* II, 1948, Londres-Oxford, p. 36-55, et Cl. SOMAGLINO, «Le papyrus Wilbour : une source exceptionnelle pour l'étude de la toponymie et de la microtoponymie égyptienne. Quelques réflexions tirées d'une étude en cours», *Systèmes toponymiques* [carnet de recherche], 7 juillet 2013 [en ligne], URL : <http://systop.hypotheses.org/381>.
12. *p3 sg3 n(y) '3-n2y-n3* : P. Wilbour, A36, 27 ; A40, 22 ; A61, 3 ; B24, 14 ; B17, 10.
13. Pour les références précises aux attestations du toponyme simple et des formes composées, cf. R.O. FAULKNER, *The Wilbour Papyrus* IV, *Index*, Oxford, 1952, p. 71. *N3 'wt Jrk3k*, avec le déterminatif de la ville ; *n3 nh3.wt Jrk3k*, sans le déterminatif de la ville ; *hr Jrk3k*, avec le déterminatif de la ville ; *t3 why.t Jrk3k*, avec le déterminatif de la ville.
14. J.-L. ARNAUD, M. FUNDONE, «Toponymie et topographie dans le Caire du début du siècle», *Égypte/Monde arabe* 5, 1991, p. 51-80 (consultable en ligne : <http://ema.revues.org/index903.html>).
15. M. LUSSAULT, *L'homme spatial, La construction sociale de l'espace humain*, Paris, 2007, p. 66.
16. B. WESTPHAL, *Le Monde plausible. Espace, lieu, carte*, Paris, 2011, p. 196.

17. D'un point de vue méthodologique, se reporter au stimulant article d'A.-H. DUFOUR, «Domestiquer l'espace. Quelques jalons et un exemple pour une approche ethnologique de la toponymie», *Le Monde alpin et rhodanien* 25, 1997, p. 187-200.
18. www.trismegistos.org/place/3878.
19. www.trismegistos.org/place/3536.
20. On verra à ce sujet la contribution fondamentale de W. CLARYSSE, «Toponymy of the Fayyum Villages in the Ptolemaic Period», dans M. Capasso, P. Davoli (éd.), *New Archaeological and Papyrological Researches on the Fayyum. Proceedings of the International Meeting of Egyptology and Papyrology, Lecce, 8th-10th June 2005, PapLup* 14/2005, 2007, p. 67-81.
21. S. BJÖRNESJÖ, *op. cit.*
22. Des groupes de travail ont d'ailleurs été constitués sur des points spécifiques, comme la microtoponymie.

